

Brigitte
Giraud

Avoir
un corps

Visuel provisoire et non contractuel



ROMAN
Stock

Brigitte Giraud



© Francesca Mantovani

Brigitte Giraud est née en Algérie. Elle est l'auteur de six romans, dont *Une année étrangère* (2009), et *Pas d'inquiétude* (2011). Elle a reçu pour *L'amour est très surestimé* le prix Goncourt de la nouvelle.

Résumé :

Avoir un corps met en scène la trajectoire d'une enfant qui devient fille, puis femme, racontée du point de vue du corps, dans toutes ses modulations. La narratrice nous invite à une traversée de l'existence, véritable aventure au quotidien où il est question de postures, de pudeur, de silhouette, de séduction, de sexualité, de travail, de maternité, d'ivresse, de deuil et de métamorphoses. Un roman sensible et intime, souvent drôle, qui rappelle que la tête et le corps entretiennent un dialogue des plus serrés, des plus énigmatiques.

EAN : 9782234074804 - EAN (Version Numérique) : 9782234074682

Stock



Brigitte Giraud

Avoir un corps

roman

Stock

*À Jean-Marc,
toujours*

1

Des plaques rouges se répandent, qui brûlent, enflamment la peau, rampent jusque sur mes joues. Je suis un homard trempé dans l'eau bouillante, qui hurle en dedans, incapable de mouvoir ses membres. Je ne respire qu'au prix d'un effort terrible, je cherche l'air qui viendra adoucir le feu dans ma gorge. J'entends le mot scarlatine. J'entends ma mère qui va et vient, je perçois quand elle s'assied au bord du lit et pose un gant de toilette mouillé sur mon front. La fièvre est au point le plus haut, par moments c'est tout noir. Mon père commente la progression de l'infection et ne cache pas son inquiétude. Il bouge en contre-plongée au-dessus de mon lit et ne jure que par la pénicilline.

Quand l'infirmière arrive, mes parents me transportent sur le canapé du salon. Sans doute ne veulent-ils pas qu'elle entre dans la chambre où mon lit jouxte le lit conjugal. La cloison entre les deux pièces coulisse, et c'est comme un bruit de tonnerre qui accompagne ce passage de l'obscurité à la lumière. Je m'allonge à plat ventre, je contracte mes fesses qu'on vient de dénuder, je suis prête à serrer les dents parce qu'il est entendu que je suis une enfant courageuse. C'est un pacte tacite, c'est instinctif. L'orgueil déjà me porte. Je dois être la complice de mes parents quoi qu'il m'en coûte. Nous trois ligués dans la maison de la dignité. Quand le coton glacé appuie sur la peau, je me prépare à recevoir la douleur qui m'intronisera. Mais ça fait vraiment mal, est-ce que les adultes se rendent bien compte ? Je sens le produit qui entre, épais, puis se diffuse. Je dois en passer par là pour qu'on m'aime, devenir une héroïne. Je franchis toutes les étapes pour accéder à la plus haute marche du podium, et ma récompense est une sucette à la menthe que l'infirmière me tend chaque jour. Il me faut subir au total treize injections, sept d'un côté et six de l'autre. C'est l'avantage d'avoir deux fesses. Pourtant, ce n'est pas la douleur dans la chair qui m'est le plus pénible, mais la honte d'être dévêtue, la chemise de nuit relevée devant mes parents et les fesses nues.

Au commencement je ne sais pas que j'ai un corps. Que mon corps et moi on ne se quittera jamais. Je ne sais pas que je suis une fille et je ne vois pas le rapport entre les deux.

Au commencement, je fais ce qu'on me dit, je monte mes chaussettes jusqu'en haut, je ne caresse pas les animaux que je ne connais pas, je ne prends pas les bonbons des messieurs dans la rue. Je ne me rends compte de rien. Je trace des dessins avec la buée sur la vitre. Je malaxe de la pâte à modeler, je fais des bonshommes et des serpents, des quantités de serpents que je roule entre mes mains. Je ne pense pas. Je mange, je joue, je dors.

Je grimpe sur les bancs du square, j'escalade le toboggan par en dessous, je me pends par les genoux. Je mets mon corps à l'épreuve, en short plutôt qu'en robe, je saute depuis la plus haute marche de l'escalier, je vais dans les caves et prétends ne pas avoir peur, je brave l'interdit des parents, j'ouvre les portes d'un coup de pied sec, je confectionne une arme avec un bâton et le couteau que j'emprunte à Robi. J'ai conscience que je lutte, je ne sais pas contre quoi. Je chasse le féminin mais je ne le sais pas. Le délicat, le sensible. Je suis un bulldozer, un petit roc qui ne

pleure pas quand il s'écorche les genoux. Qui garde bien rentrée l'humiliation d'être tombée de vélo. J'avance les mains dans les poches, je dis « ouais », je dis « ouais, ouais ».

Vermicelle, dit ma mère, qui ne se doute pas, petite anguille, mais c'est un asticot. Petit animal, sors de ta carapace. Mais il a des griffes, c'est une bête sauvage, un tigre du Bengale, qui rugit. Non, ma fille, tu ne dois pas mordre, tu dois cesser de marcher à quatre pattes.

Ma mère sait que j'ai un corps, elle veut l'habiller, le montrer sans l'exposer, le protéger en le mettant en valeur. Elle me confectionne une robe avec des volants, et un col compliqué. Je reste longtemps devant le miroir pendant qu'elle assemble les morceaux de tissu, pendant qu'elle pique les aiguilles. Elle décide pour moi d'un destin de fille et les vêtements qu'elle coud sont trop ajustés, m'étranglent plus qu'ils ne m'enveloppent. Elle m'empêche, sans le savoir, de bouger, de respirer, de contester.

Je m'échappe, je refuse cette histoire. Je marche pieds nus sur le sable quand arrive l'été, vêtue seulement d'un slip de bain. Je me roule dans les vagues qui se brisent sur le bord. L'eau me fait du bien, je suis comme dans une machine à laver

et j'en ressors calmée. Puis je fais des pâtés, pas des pâtés de fille, des pâtés normaux, avec des coquillages incrustés, des algues qui sentent mauvais. Je fais des mélanges, j'imagine une petite fabrique de travaux publics. Je construis des ponts, des douves, les remparts du château.

Ma mère dit qu'il y a une princesse enfermée dans la tour, une princesse avec une longue robe pailletée, il faudrait la libérer. Je n'ai pas prévu de princesse sur mon chantier, qu'on la zigouille.

J'ai deux yeux, deux oreilles, une bouche. On m'apprend à articuler, à sourire. On me demande de ne pas parler fort. J'ai deux épaules, deux bras. On m'encourage à porter les sacs au retour du marché. J'ai deux poumons, un estomac. On m'invite à manger avec une fourchette, à ne pas parler la bouche pleine. On m'invite à ne pas me tortiller sur ma chaise. À ne pas mettre les pieds sur la table. Ne pas montrer ma culotte quand je suis installée au fond du canapé. Ne pas m'asseoir par terre. On me demande de me recoiffer. J'ai les joues rouges, les vêtements froissés.

Un frère arrive du jour au lendemain, que je n'ai pas deviné dans le corps de ma mère. On me met le bébé entre les mains, pour me faire plaisir, pour me faire mesurer la réalité nouvelle. Mon

frère pèse lourd. Bébé inerte sur les bras. Bébé qui se cambre parfois, qui occupe tout l'espace, diffuse des ondes épaisses, appuie là où ça fait mal. Nourrisson chauve et joufflu, massif, puissant, hurlant souvent au désespoir. Mon frère au faciès rouge malgré la peau douce, rebelle, réfractaire. Des cils et des cheveux blancs. Les os du crâne si fragiles, paraît-il, le crâne mou, j'apprends le mot fontanelle et je ne suis pas loin de tourner de l'œil. Si les os ne se soudent pas, la cervelle finira par se répandre jusque sur mes mains. Mon frère me terrifie, on ne sait pas où il regarde, c'est comme si je n'étais pas là, comme s'il ne m'avait pas vue, pas sentie.

Je regarde, j'observe, le corps de mon frère quand ma mère change sa couche. Je le trouve disproportionné, je demande s'il est normal. Les pieds sont étonnamment articulés au bout des jambes, et sa tête me paraît trop grosse. Il n'y a pas de mot à la maison pour nommer ce qu'il a entre les jambes. Cette chose se dresse pour pisser alors que ma mère le maintient d'une main sur la table à langer.

Ma mère coud avec sa machine, bruit de mitrailleuse gentille le soir dans le salon. La pédale sous la table, accélérations, accalmies. Ses mains maintiennent bien à plat le tissu. Ordre et

concentration. Faire attention à l'aiguille, qui peut piquer, perforer les doigts. C'est le bruit du travail à domicile qui ouvre la nuit. Glisser dans le sommeil est associé au cliquetis de la machine, et parfois les vibrations m'accompagnent jusque dans mes rêves et parcourent toutes les zones de mon corps, derrière la cloison.

J'ai une chambre dans le nouvel appartement, avec une porte que je peux fermer à clé. Je peux marcher, j'arpente la petite surface, je fais le tour du lit. Je peux tirer la chaise de mon bureau et m'asseoir, je peux m'adosser contre le mur, glisser lentement jusqu'au sol, m'allonger sur le lino, jouer à être morte sans inquiéter personne. Je suis chez moi, c'est la première fois que je peux habiter tout l'espace, respirer tout cet air d'un coup. Je peux choisir d'ouvrir la fenêtre et les rideaux ondulent, portant dans la pièce les bruits de moteur de la rue. Je peux fermer quand bon me semble, et n'être préoccupée que par les traits de mon visage que je scrute dans le miroir. Face-à-face nouveau dans l'intimité de la chambre, tête-à-tête sans témoins. J'observe le moindre détail, la plus infime surface de peau, devant, derrière, j'invente une série de contorsions et je n'aime pas toutes mes découvertes. Je laisse les courants d'air s'engouffrer sous mon lit, renverser les objets sur mes étagères, faire voler la

poupée rapportée d'Andalousie par ma tante, dont j'envie la cambrure et le port de tête.

Les poupées peuplent ma chambre, et l'Andalouse petit format n'est plus l'unique passion. Je suis obsédée par les cheveux longs. Je brosse, j'attache, je noue. Plus tard je brosse les poils du chat et c'est le même plaisir étrange. Lisser, démêler, entrer dans la matière, ôter toute résistance. Après que j'ai assouvi mon besoin de douceur, une fois que j'ai répété le même geste à l'infini, j'habille et déshabille mes poupées. Véronique, brune incendiaire malgré son air innocent, porte une robe rouge boutonnée sur le devant. Que forcément je déboutonne, puis que je déculotte, puis rien, parce qu'une poupée coupe court à tout épanchement. Une fois le plastique dur entre les mains, je fais jouer l'articulation des hanches, celle des épaules. Puis je lui tourne la tête pour finir par la dévisser. J'ôte ou plutôt j'arrache les jambes et les bras. Puis je remets tout en place sans avoir ressenti la sensation recherchée. Je fais de ma poupée un jeu de construction à six pièces, autant dire un puzzle pour attardé.

Ce n'est pas dans l'assemblage que se loge l'intérêt d'avoir une poupée. Je lui remets sa culotte de nylon blanc après l'avoir déchaussée, puis rechaussée, exactement comme je fais quand

je m'habille. Le corps de mes poupées me plonge dans un état particulier. Objet qu'on saisit et personne qu'on chérit, je peux décliner toutes mes aspirations, mes plus sombres états d'âme. Plastique froid ou chair tendre, elles sont tour à tour l'endroit de ma colère ou de ma consolation. Mais rien ne m'émeut jamais de leurs courbes. Leurs yeux fixes, leurs petits corps sans chaleur ne provoquent rien, leur peau sans renflement n'exalte pas ma peau, elles ne sont qu'une silhouette asexuée, un leurre autour duquel ma vie gravite. Je joue avec elles le jeu de l'humiliation. Je les range en nombre le long du mur. J'ai sept élèves dans ma classe. Blondes et brunes aux avant-bras qui pointent idiotement vers le plafond. Déjà une bonne raison d'être énervée. La maîtresse que je suis perd ses nerfs facilement, comme j'entends dire de mon oncle. Mon corps se calme mais ma voix prend le relais. Je ne bouge plus et j'articule avec plus d'acuité, et très vite, après les quelques compliments d'usage s'adressant toujours à la même bonne élève, je commence à hausser le ton. Je désigne les deux insolentes dont j'imagine qu'elles vont morfler. Nous sommes là pour ça, les filles ingrates et moi l'adulte, les filles soumises et leur bourreau. Mon désir de châtier est à son comble, il est comme une pulsion que rien ne peut enrayer. J'imagine que mon frère arrache les ailes des mouches, moi

je mets des baffes, de plus en plus fort, puis j'attrape les poupées par les cheveux, et je finis par les projeter contre le mur, après leur avoir reproché leur manque de travail, leurs bavardages et d'avoir oublié de faire signer les mots sur le carnet. Je découvre ici un état nouveau, que personne ne soupçonne. Je me laisse aller à tous les excès, je suis injuste et parfaitement cruelle, je n'ai pas d'imagination et le châtement est sans raffinement, je me découvre basique et vile, je mets en scène ma crise de nerfs et ce qui me surprend est l'énergie que cela requiert, de s'emporter à pleins poumons, de crier et de taper. Je ne suis pas sûre d'avoir éprouvé cela dans d'autres circonstances, je suis une enfant calme et docile, plus encline à plaire qu'à se rebeller. C'est la première fois que je sors de moi, que mon visage devient rouge et chaud de colère, que ma voix met en danger mes cordes vocales. Je me laisse traverser par une violence inédite et je ressens un énervement réel. J'en ressors essoufflée et meurtrie, mes poupées ont fait accélérer les battements de mon cœur, ont fait monter mon adrénaline et cette violence que je mime, je ne sais pas encore d'où elle vient. Après l'orage, mes poupées gisent les jambes en l'air, pieds nus, les jupes remontées, les yeux toujours fixes de stupeur. Le carnage ne me dérange pas, si ce n'est les chevelures qui se sont emmêlées. Je ramasse

les chaussures éparpillées mais je ne redresse pas les corps. Je n'ai plus envie de jouer, je gagne la cuisine pour aller goûter, laissant dans ma chambre un champ de désolation, tandis que mon frère vient probablement de dégommer une armée de soldats sur son lino.

Ma mère me confectionne un manteau. Le tissu ne me plaît pas, marron à gros carreaux. Elle prend une nouvelle fois les mesures, prétextant que j'ai grandi. Elle pousse toujours un cri quand elle en vient aux épaules et m'accuse d'être trop carrée. Je ne sais pas ce qu'il faut comprendre par carrée. J'entends dire que ma cousine Pauline est ronde. Je me demande s'il vaut mieux être ronde ou carrée, j'espère que cela n'est pas grave.

Je ne suis pas sensible au temps qu'il fait. L'arrivée de l'hiver comme de l'été m'est indifférente. Je ne trouve pas l'eau froide quand j'entre dans un bras de l'océan à côté de Lacanau, l'année où j'apprends à nager. Sur une photo, je suis immergée à mi-cuisses et porte une bouée léopard. À peine j'éprouve le bonheur de marcher pieds nus dans le sable que mes parents m'achètent des sandales en plastique à cause des piqûres de vives. Nous passons toutes les vacances avec la peur des vives, imaginant un petit monstre dont l'épée dressée sur le dos

recherche la chair fraîche. Il arrive qu'un enfant se fasse piquer et c'est toute la plage qui est bouleversée. On transporte le corps jusqu'au poste de secours, le maître nageur intervient, et chacun apporte son conseil. Il faut uriner sur la plaie, insistent les uns, d'autres démentent et disent que ça ne vaut que pour les brûlures de méduse. L'attaque de la vive – dont on ne se doute pas qu'il s'agit simplement d'un poisson – alimente nos cauchemars et toutes nos craintes. Mes parents nous mettent en garde jusqu'à nous dégoûter d'aller à la plage, vives et insulations sont nos ennemies. Nous enfilons nos chaussures de plastique quoi qu'il arrive et méprisons ceux qui n'en portent pas. Nous passons notre temps à repérer qui n'a pas de chaussures. Nous avons peur pour lui et attendons que, soudain, il pousse un cri. Nous avons la chance d'avoir des parents responsables, ce qui n'est pas le cas de tous les parents, fait remarquer ma mère. Elle dit qu'après il ne faut pas s'étonner. Pour les enfants qui se noient c'est la même chose, ma mère traite les adultes d'inconscients. Elle dit qu'après il ne faut pas venir pleurer. Nos vacances sont un peu gâchées, tous ces dangers nous coupent l'envie de jouer. Le soir, dans le bungalow, ce sont les moustiques qui prennent le relais. C'est pénible d'avoir un corps, une surface de peau aussi étendue. Me

vient l'idée qu'on pourrait s'ôter la peau, la suspendre sur un fil.

Mon père est parfois appelé à travailler le dimanche. Il répond au téléphone et se rue vers la porte d'entrée après avoir cherché les clés de la voiture. Seule ma mère sait ce qui se trame. Mon père dessine des portraits-robots, il identifie les meurtriers mais aussi les corps assassinés. Il dit lors des repas de famille, après avoir bu quelques verres avec mon oncle, que les suicidés préfèrent le dimanche et les jours fériés. Ma mère lui jette alors un regard noir, elle voudrait qu'il ne parle pas devant les enfants. Un jour, il explique qu'il ne mange plus de viande saignante, à cause de son métier. Mais il le dit en riant, comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

Je ne fais pas attention à ce que je mange. Pas de phobie ni d'aversion, pas d'obsession. Je ne trie pas sur le bord de l'assiette les rondelles de carotte ou les champignons. Je suis bon public et gourmande. Je suis polie et curieuse. La convive idéale, prête à toutes les expériences. Seule une image de repas me hante. Nous sommes chez mes grands-parents maternels dans leur maison au bord du Rhône – démolie depuis que Rhône-Poulenc a agrandi son site. Ma grand-mère va et vient entre le magasin, côté pile, et la cuisine,

côté face, où elle fait cuire du boudin aux pommes, se déplaçant difficilement sur des jambes rongées par les varices. Quand un client pénètre dans l'épicerie, une clochette invite ma grand-mère à se lever. Pendant ce temps le boudin accroche au fond de la poêle et la fumée envahit la cuisine.

Nous commençons à manger, les fenêtres grandes ouvertes, et je découvre que je n'aime pas le boudin. C'est une première fois qui me révolte. Le problème est que j'ai vu le boudin étalé sur le papier avant la cuisson, flasque et trop évocateur, et que mon grand-père prend un malin plaisir à raconter, pendant de longues minutes, comment on saigne le cochon. Je fais le lien entre le hurlement du cochon et le sang qui coule dans la bassine puis devient charcuterie dans mon assiette. Impossible de ranger le boudin ici et les quartiers de pommes caramélisés là, le sang cuit a entaché le fruit, l'a souillé de sa couleur indigne et je ne peux rien sauver. J'en veux aux adultes de s'adonner aux mélanges. Pourquoi gâcher des pommes, qui, cuites au four, font un somptueux dessert ? Pourquoi les marier avec le plus vulgaire des accompagnements, cette chose molle incapable de se contenir ? Je ne mange pas, tourne la tête vers la fenêtre ouverte sur les fleurs du jardin, les roses trémières dont j'aperçois l'extrémité. Quand ma grand-mère se lève après un nouveau signal de la clientèle, je suis horrifiée

par les nœuds que forment ses varices sous ses bas, et ses veines sinueuses et gonflées m'apparaissent soudain comme irriguées du sang du cochon, plus violet que rouge, presque noir comme dans mon assiette. Plusieurs années plus tard, ma mère me raconte comment ma grand-mère criait quand les médecins appuyaient sur ses veines pour évacuer les caillots de sang qui la menaçaient, et me revient le cri de l'animal qu'on égorge, qui résonne sans fin.